

fesseurs, dont les leçons sont suivies par un nombre toujours croissant d'élèves, et qui n'ont qu'à se louer de voir, chaque année, une application toujours de plus en plus remarquable, de la part de ceux-ci aux Hautes Études.

On sait à qui l'on est redevable de tous ces avantages. Les Messieurs du Séminaire de Québec qui exercent depuis longtemps une si heureuse influence sur l'enseignement de la jeunesse, ont donné ainsi un développement admirable à leurs œuvres.

Dans l'Université l'on trouve réunis les trésors de la science, l'enseignement le plus élevé, qui s'étendra successivement à toutes les branches des connaissances humaines ; enfin une direction toute morale et toute chrétienne qui répond si bien aux vues religieuses des parents et à l'avenir de leurs enfants.

En ce moment les meurtres et les massacres continuent dans le royaume des Deux-Siciles. La population ne veut pas du gouvernement de Victor-Emmanuel, et les troupes Piémontaises qui y sont journellement envoyées se trouvent insuffisantes pour comprimer la réaction.

Mais ce n'est pas ainsi qu'on peut conquérir ni gagner un pays ; chaque pas que l'on fait vers la domination, en est un de plus vers l'animadversion et la réprobation générales ?

On parle tous les jours de vieillards, de femmes et d'enfants massacrés, de paysans fusillés sans miséricorde, de villes et de villages brûlés et détruits complètement. En deux localités ainsi traitées, près de dix mille âmes sont restées sans abri, sans toit pour se réfugier ; tout avait été la proie de l'incendie. Sont-ce là les bienfaits que le Piémont promettait au Royaume des Deux-Siciles.

Les organes révolutionnaires s'appitoyaient, il y a quatre ou cinq ans, sur quelques misérables repris de justice que la Police de Naples avait fait bâtonner ; de plus, ils n'avaient pas assez de lamentations et de plaintes pour flétrir la conduite de l'ancien Roi qui avait commencé à bombarder la ville de Messine, révoltée en 1848 ; ils ont prétendu changer l'ancien état de choses, l'améliorer, remplacer des institutions *surannées*, substituer enfin aux rigueurs de l'absolutisme, les douceurs d'un gouvernement de nouvelle fabrique ; or, en quelques mois à peine écoulés, il y a eu plus de violences, plus de dénis de justice, plus de meurtres et d'exécutions, plus d'abus de toutes sortes, plus de rapines et de détournements des fonds publics, qu'on ne pourrait en relever dans plusieurs siècles de l'ancienne Monarchie Napolitaine.

On savait bien d'avance que les promesses des révolutionnaires étaient aussi mensongères, que leurs récriminations contre l'ancien Pouvoir ; mais ce que l'on ne pouvait prévoir et ce que l'on n'aurait jamais pu imaginer, c'est la somme incalculable de maux que la Révolution était capable de déverser sur ce malheureux pays.

Et encore ce n'est que le commencement, que serait-ce donc au bout d'une année d'un pareil régime ? Faisons donc des vœux pour que Naples soit bientôt délivrée d'un ordre de choses si contraire à ses traditions, à son avenir, à son bonheur et à toutes ses sympathies. Là, peut se trouver la solution de la Question Italienne ; si les Napolitains sont reconnus incapables de se soumettre à une domination étrangère, on ne voudra pas tenter l'expérience avec la population des États Romains, qui sont, jusqu'à présent, si indifférents pour toutes les offres du Piémont, et qui, malgré toutes les manœuvres du parti libéral et les proclamations de quelques affidés de Victor-Emmanuel, sont restés jusqu'à présent si tranquilles et si éloignés de toute manifestation contraire au gouvernement Pontifical.

Condition des Cultivateurs comparée à celle des Ouvriers des villes.

Discours prononcé par Mgr. le CARDINAL DOXNET, Archev. de Bordeaux, à une fête de comice agricole, dans une ville de son diocèse, en présence du Sous-Préfet du lieu, d'un grand nombre d'Écclésiastiques, de fonctionnaires et de Magistrats, le 22 août 1861.

Ce parallèle nullement d'imagination, mais tout positif et moral ne saurait, ce nous semble, venir plus à propos qu'au moment où les malheurs des États, nos voisins, renvoient en foule, parmi nous, d'infortunés concitoyens, desenchantés de leurs tentatives infructueuses pour aller chercher ailleurs ce que leur pays leur présentait en abondance. Ils ont pu voir de leurs yeux, et peut-être partager eux même le sort de ces milliers d'ouvriers, agglomérés dans les grands centres de populations, aujourd'hui devenus le théâtre de si cruelles souffrances.

Quelle leçon poignante pour tous ! Quel puissant motif pour favoriser de tous nos efforts, dans notre heureux pays, la grande cause de la colonisation !

Ce sont ces faits, trop voisins de nous et trop déchirants, qui nous portent à insérer intégralement dans nos colonnes le discours *très pratique* de l'Eminent Cardinal de Bordeaux. Peut-être y aura-t-il peu de de familles dans nos campagnes, où ce discours ne puisse recevoir une confirmation, où même, un commentaire, par les détails personnels que plus d'un de nos jeunes compatriotes auront à citer.

« Messieurs,

« Il n'est pas facile de varier son langage quand on doit parler souvent sur le même sujet et devant le même auditoire. Mais le cœur, a dit un ancien, sait rendre éloquent et disert ; et, comme je ne cherche jamais ailleurs mes inspirations, je suis sûr, que vous me comprendrez toujours.

« Je voudrais aujourd'hui, pour attacher davantage l'homme des champs à sa profession, comparer le cultivateur à l'ouvrier des grands centres de population, pour le prémunir contre les faciles entraînements et les résolutions irréfléchies qui l'éloignent du champ de ses aïeux, du foyer de sa famille, pour le jeter comme une proie dans le gouffre des cités.

« On a célébré bien des fois le bonheur de la vie champêtre ; mais l'imagination a fait seule les frais de ces descriptions poétiques. Nous sommes loin de proscrire les auteurs qui cherchent à